

**POEMES DU VILLAGE DE TOUBAB DYALAW**  
By Gérard Chenet (artist and inspired builder of Sobobade)

Je me réconcilie avec la terre,  
je respire enfin la lune,  
je viens écouter la mer,  
je vois clignoter de ses mille z'yeux  
la ville sous sa couronne de lumière,  
je veux m'étendre sur l'océan,  
me couvrir du drap du ciel,  
ma tête sur le rocher de Toubab Dyalaw,  
mourir dans le secret d'un baobab.  
Ah! J'ai retrouvé le trône ravi à mes ancêtres  
grâce à une étoile dans ma lanterne.  
Je tiens conseil avec les voix marines,  
je prends à témoin les asters.  
Peuples stéréoïdes!  
Voici venir le temps du grand regard!  
Voici venir le temps  
où mes yeux affrontent les éclairs.  
Le poème que voilà  
décrète le commencement du règne nouveau.  
Je chante l'amitié fleurie dans la tourmente.  
Je dis la perversité du sceptre.  
Les fantômes apitoyés de mon île  
me regardent avec leur grand silence:  
Les larmes éternelles cachent la vue de l'horizon.  
Le langage se dissipe dans l'éclaboussement du rire.  
Joies éclatantes et ténébreuses souffrances  
coulent de la même source.  
Incertain,  
dans le creux de l'espoir, la désespérance du vide,  
que fleurissent donc les lauriers!  
Qui mourront dans la nuit pour renaître au matin des fleurs.

Ah! Que nous vivions nos heures de renoncement!  
Je renonce à ce qui est à César,  
à ses pompes, à ses œuvres.

Je me coule langoureusement dans l'au-delà,  
stratifié dans la pierre,  
je m'égrène dans la rocaille,  
je m'écoule dans la tige,  
je ravine les collines  
et j'explose au soleil de la mort.  
Peuples vivants!  
Voyageurs qui vivez l'espace d'une escale!  
Que la force de l'homme se résume au point de non-retour!  
Et que l'ultime départ soit au bout de vos renoncements!  
Vous n'ensemencerez pas de votre venin la terre  
de peur que vos fils ne trouvent à la récolte  
que champs d'épines!

Ce soir, j'ai aluni en douceur  
dans la mer des vents alizés,  
d'un pan de nuage taillé un manteau royal,  
constellé ma couronne d'une douzaine d'étoiles.  
J'ai marché des siècles durant  
avant de fouler l'allée de poussière d'or,  
ma souffrance apaisée,  
ma joie adoucie,  
déroulé des verstes de plage,  
afin que me soit révélée une semence de jour  
dans mon langage de moricaud,  
moi, graine impatiente d'éclater à la germination.  
J'en suis venu à me mêler aux hommes de la mesure,  
escaladant les rivages au halage des pirogues,  
lâchant d'un timbre de plomb  
les mots qui délestent la douleur.  
Et ainsi ma voix prend soudain l'éclat des choses incertaines.  
Mes yeux clôt devant les factotums assemblés,  
du dedans s'ouvrent à deux battants.  
J'écoute,  
alors que je n'entendais pas.  
Je chemine maintenant vers la grande cérémonie.

Je suis sorti dans une rumeur de surprise

du caraco de la déesse aux pieds poudrés.  
Elle savait lire la menace des orages dans la force du vent.  
Dans l'embrun des années de l'enfance,  
je connus sa stature d'éloquence.  
Elle était là, campée dans le plein champ de la mémoire,  
comme un phare de rêves enfantins.  
Je la connus courbée sur l'oratoire,  
fenêtre ouverte sur le monde infini des esprits silencieux,  
visage éternisé par l'éclat du lumignon des songes.  
Elle répartit dans l'argile des jumeaux le viatique des ombres,  
les grains mêlés aux pulpes des fruits.  
Relents d'écorces, d'épices, d'aromates.  
Le duvet pris au jabot des volailles rares,  
humecté du sang des sacrifices  
a marqué les portes, les chemins, les carrefours,  
pour rassurer les pas de l'homme  
et retracer la piste cent fois brouillée  
sur la ronde des âmes.  
Signes et passes sur le passage des météorites.  
Voilà pour la cérémonie,  
pour le départ  
et pour le retour assuré dans l'enclos.  
Les hommes de la nuit vêtus de suie,  
aux regards de braise,  
ne parviendront pas à prélever le tribut de la paternité.  
Ils sont partis encore une fois,  
écumant de mots rengorgés sur les mers de l'aventure,  
leurs signes effacés sur les portes des chaumes.  
Cérémonie cent fois recommencée  
et que prolonge ma quête d'écriture.  
Les temples, comme la verve des poètes,  
sont témoins de la naissance et de la connaissance.  
Par-delà le langage,  
les lampes éternelles répondent aux lumières de l'esprit.  
Mais sous quel éclairage, en ce siècle nouveau,  
reparaîtra l'ombre qui fuit,  
comme le sable de la vie, sans cesse, s'échappant de nos mains lasses.  
Ainsi le vent souffle sa grêle sur les toits,

amoncelant les dunes, tumulus funéraires des cités mortes.  
Aussi le vent recherche pour l'aviver  
le feu clandestin qui couve sous la cendre des ruines.  
Pour que le silence des plaines désertées soit de nouveau traversé d'un  
soudain vagissement,  
pour la réconciliation du métal avec la plante,  
pour que le feu de la terre aux prises avec l'eau des saisons recyclent leurs  
alternances,  
j'ai inscrit ma voix dans la cercle,  
collier de vierges noires vêtues de blanc,  
mémoire tendue aux cicatrices des lèvres,  
chant recueilli des matrices du rêve,  
chant à s'épanouir en la rose des vents.  
Ayant dû ma naissance à la femme qui s'est faite homme  
pour à elle seule m'accomplir,  
il m'échoit de faire face aux poseurs de charades,  
qu'ils aient pour nom Byzance nouvelle ou nouvelle Babylone.

Coulez, Coulez ! cierges de la douleur,  
comme le lait de la maternité,  
de toute éternité.  
J'ai cheminé dans la voie lactée  
du merveilleux,  
ayant jeté bas le sceptre, la croix  
et l'Université.  
Ayant brandi toutes les bannières  
elles ont fini par se ternir  
et fait de ma chaumière le sanctuaire de l'homme,  
me voilà sur l'estrade  
exposé aux sentences  
des juges de la disparité !  
Ayant fenêtre ouverte sur des champs tous horizons,  
je m'éloignerai de la cité  
au passage des cortèges fleuris.  
Ayant fait mon choix  
sur ce que le soleil mûrit et fane,  
ayant l'accolade facile  
et les trois baisers sur les joues,

ayant mémoire de grotte, d'ocre et de tatouage,  
je partirai vers le pays oublié de l'enfance,  
vers ce doigt qui m'appelle d'avant la naissance.

Derrière ma fenêtre quadrillée  
je vibre d'un amour emprisonné,  
car la parole de mes pairs est sans rémission  
et leur sentence, dans ma main, lourde comme le plomb.  
Sur ma face, la viscosité d'un crachat  
qu'ils m'ont dit fait des meilleures raisons du monde  
et qui se termine bien entendu par un isme  
comme fanatisme.

Ils ont apposé les scellés sur mes lèvres  
pour un baiser donné sans attendre aucune monnaie de change.  
J'ai mal choisi l'heure des embrassades,  
c'est le temps de la haine  
et leurs greniers en sont pleins,  
de quoi repaître toute une génération.  
S'il est une oreille pour m'entendre gémir,  
qu'il ne soit pas dit que c'est de ma prison !  
J'appelle du geste des totems au grand rassemblement.  
Nos bras rameaux feuillés de mains  
agités par un vent de saison,  
trop souvent n'ont négocié que gifles.  
Je chante d'une montée de sève  
l'espoir qui a germé au fond de ma cellule  
et poussé hors de mon humus.